

Monsieur and Madame Rivaz

Catherine Lovey

Novel

French



A young woman, a tour guide on a cruise ship, befriends an elderly couple after they announce politely that they would 'prefer not to' go on the luxury cruise their son has booked for them. They'd rather go to see a film. This old-fashioned modesty creates a turning-point in the young woman's life. The couple's kindness, generosity and appreciation of simple pleasures help her cling onto her own humanity in the face of the demands of modern life.

"Monsieur and Madame Rivaz have been an unexpected haven, without ever doing anything in particular. And I hope I've given them a little bit of happiness in return. Words are still alive when they speak them. When Juste talks about the crags or when Hermine talks about her plants, you can see them – you can even feel the sun lingering on them at the end of the day."

Title

Monsieur et Madame Rivaz

Publisher

Éditions Zoé, Carouge

Publication date

March 2016

Pages

320

ISBN

978-2-88927-316-4

Translation rights

Laure Pécher,

Agency Astier-Pécher

lpecher@pierreastier.com

Author

Catherine Lovey comes from the canton of Valais. She studied International Relations and Criminology before becoming a journalist, writing on economic and financial affairs. Her first novel was *L'Homme interdit* (2005), followed by *Cinq vivants pour un seul mort* (2008), *Un roman russe et drôle* (2010) and *Monsieur et Madame Rivaz* (2016).

Photo: Yvonne Böhler

Translator

Romy Fursland is a translator of drama, poetry and prose from German and French. After studying Modern Languages at Oxford University, she took her MA in Literary Translation at the University of East Anglia. Her translations include *Die neuen Leiden des jungen W.* (*The New Sorrows of Young W.*) by Ulrich Plenzdorf for Pushkin Press. She lives in Norwich.

Monsieur et Madame Rivaz

Catherine Lovey

French original (p. 22–25)

3. Où que l'on regarde, il y a tant de belles choses gâchées.

L'air était doux, la lumière presque tendre, c'était une belle journée de mai. La route en lacets qui devait me conduire chez Monsieur et Madame Rivaz avait souffert durant l'hiver, et les nouvelles cicatrices s'ajoutaient à toutes celles qui n'avaient pas été réparées après les gels précédents. Vous serez prudente, m'avait dit Monsieur Rivaz au téléphone. J'avais dû insister pour faire le déplacement moi-même. Apprenant que je voulais les voir, suite à la plainte déposée par leur fils, comment ça ?, une plainte, avait demandé Monsieur Rivaz, mais de quoi se plaint-il, le couple avait proposé de venir lui-même à L., nous avons le temps, Mademoiselle, à notre âge, mais j'avais refusé, prétextant que l'agence DWW me ferait des ennuis si elle devait apprendre que j'avais obligé des clients à se déranger. Dans ce cas, cela vous fera un petit voyage à la montagne, avait conclu la voix amusée de Juste Rivaz.

J'eus de la peine à trouver l'habitation du couple. Les rues du village où ils demeuraient ne semblaient pas porter de signalétique. Au téléphone, Monsieur Rivaz avait passé la parole à son épouse qui avait mentionné des arbres et des fleurs, comme autant de précieux indicateurs, à moi qui n'aurais pas su distinguer un magnolia d'un hortensia. Il avait aussi été question d'un étonnant mirabellier qui se voyait de loin. J'avais dû chercher le sens de ce mot, puis l'image, sur internet, convaincue après vérification de n'avoir jamais vu un tel arbre, ni mangé aucune mirabelle jusqu'ici.

Juste et Hermine m'attendaient devant leur porte, côte à côte. Ils ne se tenaient pas par le bras, mais on aurait dit qu'ils se soutenaient quand même, d'une autre façon. À l'intérieur, la table était déjà dressée, une cafetière trônant au milieu. Il y a toujours du café dans cette maison, à toute heure du jour et de la nuit, avait prévenu Hermine Rivaz, comme si elle évoquait une sorte de fatalité. Elle m'avait aussi proposé une tisane,

Monsieur and Madame Rivaz

Catherine Lovey

Excerpt translated by Romy Fursland (p. 22–25)

3. We're surrounded by beautiful things, but most of them have been ruined.

The air was mild, the light almost tender: it was a beautiful May day. The winding road that led to Monsieur and Madame Rivaz's house had suffered from the winter cold, and new scars had been added to all the old ones that hadn't been repaired after the last frost. "You will be careful, won't you?" Monsieur Rivaz had said on the phone. I'd had to insist that I should come and see them, rather than the other way around. When I'd asked if I could meet them to discuss the complaint their son had made ("A complaint? But why?" Monsieur Rivaz had asked. "A complaint about what?") the couple had offered to come to L. themselves. "We've got plenty of time on our hands, mademoiselle, at our age." But I'd refused, saying Dream Water World would be very unhappy if they knew I'd caused customers to be inconvenienced. "Well, in that case, you'll get to have a little look at the mountains," Juste Rivaz had said, with amusement in his voice.

I had trouble locating the couple's house. The village where they lived didn't seem to have any street names. When we'd talked on the phone, Monsieur Rivaz had handed me over to his wife and she'd told me about various trees and flowers to look out for, to help me find my way: little did she know I couldn't tell a magnolia from a hydrangea. She mentioned an impressive mirabelle tree – you couldn't miss it, she said. I had to go online to look up what a mirabelle was and find a picture of one, and I rapidly concluded that I had never eaten a mirabelle, nor set eyes on a mirabelle tree, in my life.

Juste and Hermine were standing side by side waiting for me outside their front door. They weren't arm in arm this time, but they still seemed somehow to be holding each other up. Inside the house the table was already laid, with a cafetière taking pride of place in the middle. "There's always coffee in this house, day or

me désignant des bocaux en verre dans lesquels reposaient des feuilles séchées qui m'étaient apparues toutes pareilles. Nous culti vons également de l'edelweiss, mais cela ne se boit pas en infusion, avait mentionné Juste Rivaz, et j'avais été étonnée d'apprendre que l'edelweiss avait une vie réelle de plante. Sur la table, il y avait aussi une tresse sortie du four, brillante, et une tarte aux pommes telle qu'il n'en existe même pas dans les pâtisseries distinguées. Mon regard est allé à plusieurs reprises des mets en direction du couple, et je me suis fait l'effort d'une Mata Hari de très bas étage. J'avais roulé presque deux heures pour faire en sorte que ces gens qui m'accueillaient si gentiment signent une reconnaissance en responsabilité, afin de sortir une épine du pied d'un Alexis Berg qui les avait encore traités d'idiots, la veille au téléphone, tu ne reviens pas avant d'avoir fait signer ces deux idiots, avait-il insisté. Dans le même mouvement, j'allais favoriser une entreprise de voyages qui avait renouvelé mon emploi temporaire pour trois petites semaines seulement, et qui était sur le point, prétextant des restrictions économiques, de licencier leur dévouée employée depuis douze ans, à savoir mon amie Læticia Lang, parce que celle-ci s'était mise à souffrir du dos. Bien sûr que c'était notre décision de ne pas partir en voyage, a dit Juste Rivaz avec une fermeté indignée dans la voix. Je ne comprends pas que l'on vous fasse des ennuis, Mademoiselle, on a encore le droit de partir ou non en vacances !

Notre fils Jonas est un peu vexé, vous savez ce que c'est, les enfants, mais on lui a déjà dit qu'on allait arranger tout ça, a ajouté Madame Rivaz. Mangez, mangez, a dit Monsieur Rivaz, vous êtes toute pâle, on ne dirait pas qu'il a fait beau sur la Méditerranée. Est-ce que c'était joli, au moins, là-bas, a voulu savoir Hermine.

J'ai répondu que ce n'était pas très joli, là-bas. Ils ont eu l'air déçu.

J'ai précisé que ce n'était pas correct de dire les choses telles que je les avais dites. J'ai ajouté que les rivages et les morceaux de terre que nous avions visités étaient en réalité d'une beauté extrême, mais qu'il était difficile de voir cette beauté et plus encore de la garder sereinement en mémoire, parce que le regard

night," Hermine Rivaz informed me, as though she were describing some law of fate. She also offered me a herbal tea, showing me the glass jars filled with dried leaves that I'd assumed were all from the same plant.

"We grow edelweiss too, but you can't make tea with that," added Juste Rivaz, and I noted with surprise that edelweiss must actually be a real plant. On the table there was also a plaited brioche loaf, fresh and glistening from the oven, and an apple tart more beautiful than anything you might find in a fancy patisserie. I looked from the delicacies on the table to the couple and back again, several times, and I felt like a Mata Hari of the basest kind. I'd driven for almost two hours to get these kind, welcoming people to sign a declaration of liability, just to save Alexis Berg's skin – the same Alexis Berg who'd called them idiots when I'd spoken to him on the phone the day before. "Don't leave until you've got signatures off those two idiots," he'd insisted. By getting them to sign the declaration I would be aiding and abetting a travel company which had only seen fit to renew my temporary contract for three short weeks, and which – citing budget constraints – was about to lay off their dedicated employee of twelve years' standing, my friend Laetitia Lang, because she was suffering from a bad back.

"Of course it was our decision not to go on the cruise," said Juste Rivaz firmly, a hint of indignation in his voice. "I can't understand why they're giving you grief about it, mademoiselle – after all, it's up to us whether we want to go on holiday or not!"

"Our son Jonas is in a bit of a tizzy about it, you know what kids are like, but we've told him we're going to sort everything out," added Madame Rivaz.

"Do tuck in," said Monsieur Rivaz. "You're so pale, anyone would think there'd been no sunshine in the Mediterranean."

"Was it pretty, at least?" asked Hermine.

I said it wasn't.

They seemed disappointed.

I explained that it wasn't entirely accurate to say it wasn't pretty. That the coastlines and the inland areas we'd visited were actually incredibly beautiful, but that it was hard to take in this beauty and even harder to think back on it with composure because everywhere you

ne pouvait plus aller nulle part sans rencontrer aussitôt des endroits saccagés par la vie des hommes. C'est comme une torture, ai-je poursuivi, on vous fait des caresses, et tout de suite après, on vous enfonce des pics.

Tu vois, Juste, comme on a bien fait de rester chez nous, s'est exclamée Madame Rivaz.

Voyons !, chez nous c'est pareil, Hermine, tu le sais bien.

Où que l'on regarde, il y a tant de belles choses, mais la plupart sont gâchées, et ce n'est pas la pauvreté qui les gâche, comme c'était souvent le cas par le passé, mais bien l'excès de confort, j'espère que je ne vous choque pas, Mademoiselle.

Nous, on ne comprend pas pourquoi les gens ont besoin de tellement de choses et de maisons si grandes et de distractions si nombreuses, alors que la plupart du temps, ils ne sont pas chez eux et ils ne font rien, mais rien du tout, pas même regarder une fleur, a énuméré Hermine.

Nous sommes de vieux radoteurs, ne faites pas attention, a dit Monsieur Rivaz en me tendant la corbeille en osier.

J'ai attrapé une nouvelle tranche de tresse, et j'ai dit que tout était délicieux et le café aussi.

Oh!, mais c'est du café filtre tout à fait commun, s'est défendue Madame Rivaz, avant de laisser entendre que la qualité de l'eau pouvait expliquer certaines choses, puisque le village disposait encore d'une bonne eau de source.

Je pense que la plupart des gens ont un regard parfaitement dressé, ai-je dit à ce moment précis.

Le couple m'a dévisagée avec étonnement.

Vous voulez dire que les gens regardent seulement ce qu'on leur dit de regarder ?

Oui. Sans compter que tout le monde trouve normal de lever la patte et de remuer la queue pour avoir une friandise.

Ah, ça !, a dit Monsieur Rivaz.

On voit bien que vous n'aimez pas les chiens, a constaté Madame Rivaz.

went you saw places that had been ravaged by human habitation. "It's like torture," I went on, "like someone hugging you and then sticking pins into you straight afterwards."

"You see, Juste – we did well to stay at home," exclaimed Madame Rivaz.

"Well, it's no different here, Hermine. You know that. We're surrounded by beautiful things too, but most of them have been ruined, and it isn't poverty that's ruining them, as was often the case in the past, but a surfeit of comfort – I hope I don't shock you, mademoiselle."

"We can't understand why people need so many possessions and such big houses and so many different ways to entertain themselves when most of the time they're not even at home and they don't do anything, nothing at all – not even so much as look at the flowers," Hermine declared.

"Listen to us: what a pair of old windbags we are. Take no notice of us," said Monsieur Rivaz as he passed me the wicker basket.

I took another slice of brioche and said that it was all delicious, the coffee too.

"Oh! It's only filter coffee, nothing special," protested Madame Rivaz. It was all down to the quality of the water, she explained: luckily, the village still had a good natural spring.

"I think most people have a very obedient way of looking at things," I said then.

The couple looked at me in surprise.

"You mean people only look at what they're told to look at?"

"Yes. And it comes quite naturally to them to give a paw and wag their tail for a treat."

"Goodness me!" said Monsieur Rivaz.

"You clearly don't think much of dogs," said Madame Rivaz.